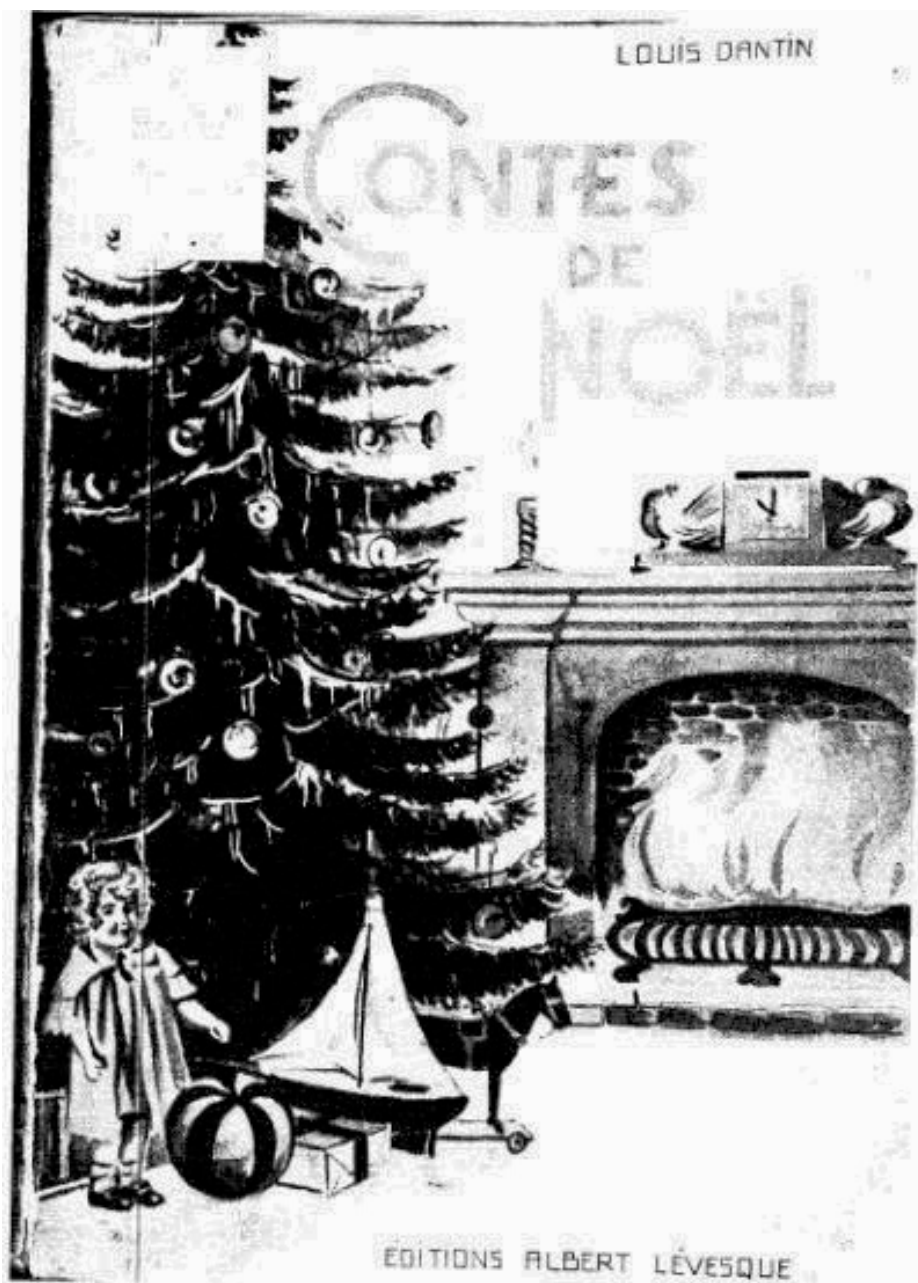


LOUIS DANTIN

CONTES DE NOËL



EDITIONS ALBERT LÉVESQUE

Contes de Noël

Louis Dantin



Éditions Albert Lévesque, Montréal, 1936

Exporté de Wikisource le 28/11/2016

LOUIS DANTIN

CONTES DE NOËL



CONTES ET RÉCITS

ÉDITIONS ALBERT LÉVESQUE
MONTREAL, 1936

TABLE DES MATIÈRES

Cistus

La Messe de Florent Létourneau

Réri

La Comète

Le Noël de Caroline



« Depuis trois mois pourtant, la bonne femme éprouvait des inquiétudes. Son
Alice semblait dépérir... »

CISTUS

C ECI est arrivé dans le bas du fleuve, à Saint-Fabien-de-Rimouski, il n'y a pas plus de cinquante ans. Des gens pas très vieux s'en souviennent comme d'hier, et vous en disent tous les détails.

Le deuxième rang, que frise le beau lac Saint-Mathieu, était alors bien moins peuplé qu'il ne l'est aujourd'hui. Le long de sa route cahoteuse, des terres en friche ou à peine ouvertes alternaient avec des étendues de forêt ou de savane, et de loin en loin seulement quelques maisons de billots rustiques abritaient les familles déjà implantées sur le sol. Vers l'extrémité est surtout régnait un paysage de chaumes éventrés, de souches abattues, et de galets surnageant comme dans un naufrage. La maison de Paul Corriveau marquait de ce côté la limite des habitations. Sa terre à lui, pourtant, était dès longtemps en culture, et le beau vert de ses prairies tranchait sur les poussées sauvages qui l'environnaient de toutes parts. Ambitieux, actif, il s'était créé ce domaine ; c'était l'effort de dures années. Il vivait là avec sa femme, son garçon Onésime, et ses deux filles Thérèse et Alice. Il n'était ni pauvre ni riche, mais la famille ne manquait de rien, grâce au travail de tous. Le pain abondait dans la huche, le lard dans le saloir, et, le

dimanche à la grand'messe, la mère Corriveau et ses filles étaient remarquées pour leurs agrès neufs et séants.

L'aînée de celles-ci, Thérèse, était une créature bien faite, grande, fortement moulée, aux joues rondes teintées d'un sang vif, aux yeux d'un brun tranquille, et dont l'allure solide, les mouvements posés, exprimaient une grâce vigoureuse. Elle avait vingt-deux ans. Elle valait un garçon pour tous les ouvrages de la ferme ; son frère même lui rendait des points quand il s'agissait de faner, de nouer les javelles ou de fouler dans la tasserie. Son père, qui l'utilisait sans compter et ne la complimentait guère, en était fier secrètement. Si la terre prospérait, on le devait à elle autant qu'à personne.

Sa sœur plus jeune, Alice, ne lui ressemblait que de loin. Elle était née plus délicate, avec des os plus frêles, et elle avait grandi dans une suite de rougeoles et de coqueluches qui la laissaient un peu chétive. Elle était blonde, avec des traits menus, des prunelles bleu-azur, une taille élancée, des mains fines, toute une nature sensitive et nerveuse. Incapable des gros travaux, elle s'employait surtout au ménage, au soin des volailles, et tandis que Thérèse passait sa vie au grand soleil sur les coteaux lointains, elle écoulait la sienne entre la maison et la grange. Son père lui disait quelquefois : « Toi, t'es pas une fille d'habitant : t'es faite pour une maîtresse d'école. » Mais sa mère prenait sa défense, rappelait son activité, le bon soin qu'elle prenait des choses : « Elle est casuelle, c'est pas sa faute, mais elle m'aide comme elle peut. »

Depuis trois mois pourtant, la bonne femme éprouvait des inquiétudes. Son Alice semblait dépérir ; ses joues pâlissaient, ses yeux prenaient un éclat vague ; elle se traînait à ses

besognes avec une évidente fatigue. On la surprenait accoudée devant les fenêtres ou assise, songeuse, dans les coins. « Faut que tu prennes soin de toi, ma petite fille », déclarait la mère ; — et, avec des attentions tendres, elle la bourrait de thé sauvage et d'infusions d'herbe-Saint-Jean.

Mais ce qui pesait sur Alice, la tenant ainsi abattue, c'était bien pis qu'une lassitude, c'était le poids d'un lourd secret. Elle aimait, à l'insu de tous. Elle aimait en cachette Laurent Dulac, un grand garçon de ferme qui leur avait aidé à faire les récoltes, que ses parents avaient logé pour la saison. Aux maints frôlements de chaque jour les deux jeunes s'étaient vite épris : elle, gagnée par sa belle humeur et sa force, lui par ses manières douces, par le son d'argent de son rire et le feu-follet de ses yeux. Ils s'étaient fait des signes pendant les veillées, s'étaient pris les doigts sous la table, s'étaient souvent rencontrés au puits. Même, une fois, il l'avait embrassée à l'abri d'un voyage de foin. Mais ceci n'était pas un jeu ; ils s'aimaient pour de bon, leur cœur était captif. Ils rêvaient de se marier et s'étaient promis l'un à l'autre. Un jour du mois passé, Laurent avait abordé le père Corriveau et, en termes bien humbles, lui avait demandé sa fille. Mais hélas ! ç'avait été une tempête. Le fermier, stupéfait d'abord, s'était monté, l'avait traité d'enjôleur, d'effronté, intriguant après l'héritage. Les instances, les raisons n'y avaient rien fait. Alice était survenue toute en pleurs, la mère elle-même avait supplié, mais en vain. « Sa fille, avait-il dit, n'était pas pour un engagé, un quêteux, sans une piastre, sans un pouce de terre, n'ayant que sa chemise sur le dos. » Et non content de ce refus, il avait, à l'instant, compté ses gages à Dulac et l'avait renvoyé tout